

* Antifascismes (7). Mark Bray : «Antifa. Le Manuel antifasciste» (*Antifa. The Antifascist Handbook*, 2017)

Écrit l'année dernière, ce livre se présente comme le «*premier manuel antifasciste*» du XXI^e siècle, fondé sur «*61 interviews de militants actifs dans 17 pays*». L'auteur ne prétend pas nous offrir une histoire distanciée du fascisme (un tel sujet ne peut être traité de façon «*équilibrée*», nous rappelle-t-il) ni une histoire neutre de l'antifascisme, puisqu'il se décrit lui-même comme un militant «antifa» depuis plus de quinze ans et un ex-«*organisateur d'Occupy Wall Street*». Enseignant à Dartmouth College, spécialiste des «*droits humains, du terrorisme et des mouvements radicaux dans l'Europe moderne*¹», il est l'auteur également de *Translating Anarchy: The Anarchism of Occupy Wall Street* (Zero Books, 2013) et a codirigé un livre qui sera publié en 2018 : *Francisco Ferrer and the Modern School* (PM Press).

C'est donc une histoire «*impressionniste*» qu'il nous livre, fondée (pour la partie la plus récente) sur des interviews. Il n'a sans doute pas pu vérifier l'exactitude de tous les faits rapportés et de toutes les analyses reproduites, ce qui limite la portée «scientifique» de son livre. Enfin, il s'agit clairement d'une histoire écrite dans une perspective «*révolutionnaire*» et «*antiautoritaire*».

* LES DEUX COURANTS PRINCIPAUX DE L'ANTIFASCISME

Dès l'introduction, il expose les difficultés rencontrées par ceux qui veulent comprendre les spécificités de l'antifascisme actuel :

– d'un côté, les Etats et les médias présentent le fascisme comme un phénomène du passé, lié à une période «*aberrante*» et «*barbare*» de l'histoire ; ils veulent nous faire croire que sa résurgence serait quasiment impossible, du moins en Europe. Quant aux historiens, ils ont tendance à établir une différence qualitative entre l'antifascisme «*héroïque*²» des années 1920, 1930 et 1940 et l'antifascisme «*folklorique*», «*marginal*» actuel, ce qui déforme nos capacités de raisonnement ;

– de l'autre, les militants antifascistes ne tiennent guère à répondre aux questions d'historiens ou de journalistes trop curieux dont le travail pourrait servir à la police – directement ou indirectement. Les activités et les positions des antifas restent ignorées, en dehors d'un cercle d'initiés «*marginaux*», souvent issus des milieux lycéens et étudiants.

Mark Bray établit une différence (une certaine «*discontinuité*») entre :

– d'un côté, l'antifascisme classique, celui des années 1920 et 1930 et des mouvements de résistance durant la seconde guerre mondiale,

– et, de l'autre, l'antifascisme «*radical*», «*révolutionnaire*», «*autonome*», ou «*militant*» actuel (l'appellation change suivant les pays et les langues) – ce que l'historien Gilles Vergnon appelle le «*néo-antifascisme*» et Pierre André Taguieff «*l'antifascisme totalitaire*³» dans la continuité de l'antifascisme stalinien..

Cet antifascisme radical moderne a des ambitions nettement plus vastes que l'ancien antifascisme puisqu'il prétend dénoncer non seulement le fascisme, le racisme et l'antisémitisme, mais aussi, selon l'auteur, «*la suprématie blanche, l'autoritarisme, le patriarcat, le colonialisme et l'impérialisme*», le machisme, le sexisme, etc. D'ailleurs, l'antifascisme actuel se subdivise en divers antifascismes «*gay*», «*féministe*», «*queer*», «*afro-américain*», «*asiatique*», «*immigré*», etc.

¹ <http://www.dartmouth.edu/~grid/people/associatedvisitingsscholars.html>

² L'auteur remarque justement que, dans tous les films et séries américains, le héros antinazi est une figure populaire, qui, de surcroît, a le droit de combattre la «*bête immonde*» par tous les moyens. Il souligne également que ce même héros antifasciste n'a aucune place dans les fictions et l'industrie du divertissement lorsqu'elles traitent de la réalité contemporaine. Notable exception : le très beau film *In the Fade* réalisé par Fatih Akin.

³ Cf. *Les Contre-révolutionnaires : le progressisme entre illusion et imposture* (Denoël, 2007) et *Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire* (CNRS Editions, 2014). Nous reviendrons sur ces deux livres malgré le nationalisme républicain xénophobe de leur auteur.

Pour l'auteur, l'antifascisme radical actuel ne s'attaque pas seulement aux «fascistes» purs et durs mais à toute l'extrême droite, dont le fascisme n'est qu'une sous-catégorie.

Si certains antifas ont une approche légaliste, juridique, voire quasiment étatique fondée sur un antiracisme moral, d'autres privilégient l'action directe pour «*briser dans l'œuf*» toute tentative d'organisation et d'expression publique des fascistes. Certains sont plus influencés par l'anarchisme et le féminisme, d'autres par le tiers-mondisme et telle ou telle variété du «marxisme». J'ajouterai qu'ils nous confectionnent souvent une grande salade russe en assaisonnant leur mélange idéologique avec une sauce indigeste post-moderne ou identitaire de gauche⁴...

Selon Mark Bray, l'antifascisme avant 1945 était davantage lié à la gauche institutionnelle, alors que celui des années 80 et 90 se divise, aux deux extrêmes, entre

– une tendance plutôt apolitique,

– et une autre volontairement «contre-culturelle» (cf. ses modes vestimentaires – que ce soit les tenues adoptées par les *redskins* ou celles des *black blocs* – et musicales : punk et rock notamment).

Les antifascistes radicaux actuels, selon l'auteur, «*après Auschwitz et Treblinka*», luttent pour que néonazis et néofascistes «*ne disposent plus d'aucune liberté d'expression*». Pour cela, ils utilisent une grande variété de moyens : «*ils couvrent la voix des orateurs fascistes en se mettant à chanter ; ils occupent les lieux où doivent se tenir des réunions fascistes ; ils sèment la discorde dans leurs groupuscules en les infiltrant⁵ ; ils dévoilent publiquement l'identité des fascistes ; ils empêchent physiquement la vente de leurs journaux, leurs manifestations*», etc.

Aux Etats-Unis, les antifascistes radicaux, contrairement à l'Europe, se sont regroupés surtout sous l'étiquette de l'Anti Racist Action (ARA) plutôt que celle de l'Anti Fascist Action (AFA) durant les années 80 et 90. A la fin du XX^e siècle, en Allemagne et dans bien d'autres pays, des débats intenses ont porté sur la question de savoir si l'antifascisme était seulement une forme «*d'autodéfense contre les attaques de l'extrême droite*» ou s'il fallait inventer une «*politique holistique*» destinée à «*fonder une lutte révolutionnaire plus large*»

En même temps que ces éléments de discontinuité, Mark Bray tient aussi à réaffirmer une continuité fondamentale entre l'ancien et le nouvel antifascisme (jusque que dans les symboles des trois flèches, ou des deux drapeaux rouges et/ou noirs), d'autant plus qu'il décèle, chez les ennemis mortels des antifas, de nombreuses passerelles idéologiques entre les anciens et les nouveaux fascistes. En effet, ces derniers considèrent toujours que «*la nation est éternelle, le genre ne change jamais et la hiérarchie est naturelle*».

* L'ANTIFASCISME JUSQU'EN 1945

Dans le premier chapitre, l'auteur évoque les premiers mouvements proto-fascistes : l'Action française et le Ku Klux Klan, nés tous deux au XIX^e siècle. Puis il décrit la naissance du fascisme en Italie (ce mouvement dont Mussolini lui-même disait qu'il n'était lié à aucune doctrine particulière et était seulement fondé sur le mythe de la nation) et du nazisme en Allemagne, en soulignant le rôle de la montée des nationalismes avant 1914.

C'est ainsi qu'il explique le développement de mouvements proto-fascistes petits bourgeois : «*Coincés entre les capitaines d'industrie et ceux qu'ils percevaient comme les hordes rouges terrifiantes de la classe ouvrière organisée, ces artisans, ces employés de bureau et ces fonctionnaires commencèrent à forger leurs propres ligues, associations et partis politiques.*»

La première guerre mondiale exacerbe le nationalisme en Europe préparant le terrain au fascisme et «*l'“esprit des tranchées” nourrit une forme particulière de solidarité*», «*un état de nature fondé sur une base égalitaire où chacun occupait une place dans une hiérarchie spontanément créée ou*

⁴ Cf. «Les dix commandements de la gauche théocompatible» (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1067>) et «Les 6 péchés capitaux de la gauche identitaire postmoderne» (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1533>)

⁵ L'infiltration peut aussi servir à prévenir les parents de jeunes fascistes des activités politiques de leurs enfants et à faire ainsi pression indirectement sur leur progéniture ; et à retourner des fascistes contre leurs «camarades» en les poussant à donner des informations et à quitter définitivement leur organisation.

acceptée par la nouvelle société dans laquelle nous étions placés⁶». L'auteur reprend la définition de l'historien américain Robert Paxton selon laquelle les fascistes soutiennent la «*lutte darwinienne*» de certains peuples convaincus que leur destin est de dominer les autres. Selon Paxton, le fascisme est «*une forme de comportement politique marquée par une obsession pour le déclin de la communauté ou un sentiment victimaire, et par les cultes compensatoires de l'unité [nationale], de l'énergie et de la pureté, dans laquelle un parti de masse regroupant des militants nationalistes dévoués, collabore d'une façon laborieuse mais efficace avec les élites traditionnelles, abandonne les libertés démocratiques, et s'appuie sur une violence rédemptrice dénuée de toutes limites éthiques ou légales pour mettre en place un nettoyage ethnique à l'intérieur et mener une politique expansionniste à l'extérieur*».

Les attitudes face à la première guerre mondiale d'abord, puis face à la révolution russe divisent le mouvement ouvrier international. Une vague révolutionnaire marquée par des grèves insurrectionnelles et des occupations d'usines se répand en Europe (principalement, en Allemagne, en Italie et en Hongrie). La répression violente des mouvements révolutionnaires en Allemagne par les corps francs, à l'instigation du premier président de la République de Weimar, le «socialiste» Friedrich Ebert et de son ministre «socialiste» de la Guerre, Gustav Noske, suscite la haine des communistes contre les dirigeants des partis appartenant à la Seconde Internationale. Quant au modèle dictatorial bolchevik imposé en Russie, il est violemment rejeté par la social-démocratie.

Tout comme M. Testa dans son *Militant antifascism. A hundred years of resistance* (AK Press, 2014), l'auteur fait ici l'apologie des *Arditi del popolo* rassemblant communistes, socialistes, anarchistes et républicains et regrette «*l'incapacité de la gauche à coopérer pour la destruction de leur ennemi commun*» (?) sans oublier bien sûr d'attaquer Bordiga pour ses positions «sectaires».

* «SECTARISME» DE BORDIGA ?

Ce lieu commun est très répandu chez les antifas «radicaux» français. Mark Bray aurait dû lire plus attentivement les textes du PC d'Italie⁷. Voilà, pour lui répondre, l'analyse d'un des groupes de la Gauche communiste italienne : les *Arditi del Popolo* étaient «*une association d'anciens combattants fondée pour défendre l'ordre établi en Italie après la première guerre mondiale ; au départ anticommuniste, elle se tourna ensuite contre les fascistes et les combattit pendant les quelques mois de son existence. (...) [Le PC] était en train de constituer ses propres organisations armées et il était hors de question pour lui de placer ses groupes de combat sous le commandement équivoque des dirigeants des Arditi (...) Ce n'est pas par hasard si le PC d'Italie avait été le premier à lancer le mot d'ordre du front unique (...) mais un front unique à la base, sur le plan de l'action syndicale et non par des accords au sommet (...). Cela n'empêcha pas les groupes de combat du parti de combattre contre les fascistes aux côtés et en coordination avec les Arditi, quand c'était possible, comme ce fut le cas en particulier à Rome et à Parme, où ces groupes de combat jouèrent un rôle décisif. Cette position du PC d'Italie par rapport aux Arditi a évidemment tout particulièrement scandalisé les staliniens : ils eurent en effet la position exactement inverse, avec la participation du Parti communiste italien aux fronts de résistance antifascistes, qui couronnait la liquidation de toute indépendance de classe du prolétariat et sa soumission derrière la défense de la démocratie à des intérêts strictement bourgeois*». Et l'auteur de l'article de faire un

⁶ Témoignage traduit de l'anglais (et que l'on trouve certainement dans le livre de Robert Soucy *Le Fascisme français, 1924-1933*, Paris, Presses universitaires de France, 1992)

⁷ Notamment On pourra lire, parmi beaucoup d'autres, ce texte de Bordiga sur le fascisme qui date de 1921 (https://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1921/11/bordiga_fascisme.htm) ainsi que le «Rapport de A. Bordiga sur le fascisme au IV^e Congrès de l'Internationale Communiste» (http://www.pcint.org/15_Textes_Theses/07_01_fr/1922-rap-ab-4CIC-fasc.htm) qui date de 1922 tout comme les «Thèses de Rome» (https://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1922/01/bordiga_19220130.htm), ainsi que son «Intervention au 5^e congrès de l'Internationale communiste» en 1924 (https://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1924/00/bordiga_19240001.htm).

sort à Gramsci (si prisé aujourd'hui dans les milieux intellectuels de gauche mais aussi chez certains libertaires) : à partir de juin 1923 «*Gramsci et ses partisans orientèrent le parti non seulement vers une politique d'accords avec les autres partis se revendiquant du mouvement ouvrier, mais aussi avec des partis bourgeois démocratiques. Selon eux, le fascisme n'était pas la pointe avancée de la contre-révolution bourgeoise mais un mouvement s'appuyant sur les secteurs archaïques de la société ; il était donc possible de s'allier contre lui avec les forces de la bourgeoisie éclairée : ce fut l'épisode où le parti en 1925 suivit les opposants démocrates bourgeois qui quittèrent le Parlement pour se "retirer sur l'Aventin". C'était le début de la funeste politique interclassiste de l'antifascisme démocratique qui mena le prolétariat au désastre. En ligne avec cette orientation, Gramsci affirmait en outre que le parti devait devenir un véritable parti **italien**, prenant en charge les intérêts de la **nation**, comme s'ils étaient ceux du prolétariat international*» (Le Prolétaire n° 526, octobre-novembre-2017, «LO, le trotskysme et la "tradition communiste révolutionnaire"»)

Mark Bray critique les conséquences de la théorie stalinienne de la «troisième période» en Allemagne et décrit les divisions au sein du KPD à propos des modalités d'action de l'antifascisme. Jusqu'à quel point employer la violence ? Cette violence doit-elle être seulement défensive ou doit-elle se montrer offensive et aller jusqu'à programmer l'assassinat des cadres nazis ? Ces divergences éclatent aussi au sein de la FAUD (anarcho-syndicaliste) et de ses groupes de protection.

Le KPD crée l'«Action antifasciste» (AFA) en 1932 pour contrebalancer l'influence du «Front de fer» (*Eiserne Front*) du SPD fondé en 1931.

L'auteur décrit le mouvement antifasciste en Angleterre, durant l'entre-deux-guerres, particulièrement la façon dont les Juifs de milieux très divers (de gauche et d'extrême gauche, sionistes, antisionistes, «*orthodoxes barbus*», athées, anciens combattants, jeunes prolétaires et membres de bandes locales) ont combattu les fascistes. Trente-six d'entre forment le «36 Group» et s'organisent contre la British Union of Fascists (BUF) d'Oswald Mosley. Ils obligent le Parti communiste britannique à sortir de sa passivité, et réussissent à annuler au moins la moitié des meetings de la BUF durant l'année 1936, jusqu'à la célèbre «bataille de Cable Street» qui mobilise 6 000 flics contre eux.

Mark Bray traite très brièvement de la guerre civile en Espagne; il souligne que «*l'harmonie illusoire du Front populaire se fractura sous la pression d'interprétations concurrentes de la révolution et de l'antifascisme*». Cette formule vague et très diplomatique lui permet de ne tirer aucun bilan politique de la participation gouvernementale de la CNT-AIT au Front populaire. L'auteur ne critique pas non plus le contenu réactionnaire de la Résistance stalino-bourgeoise en Europe.

* L'ESSOR DES «NAZIS EN LODEN⁸» ET L'ANTIFASCISME ACTUEL

Dans les chapitres 2 et 3, Mark Bray décrit l'évolution de l'extrême droite radicale depuis 1945 jusqu'à nos jours. Grâce à l'influence des mouvements «autonomes» et de la contre-culture des années 70 et 80 apparaît «*un antifascisme large (nourri par l'anti-impérialisme)*» qui ne se limite plus à critiquer le racisme et l'antisémitisme⁹, comme c'était le cas avant 1939 et dans l'immédiat après-guerre.

⁸ Littéralement, les nazis en «chemises à (fines) rayures», mais en français cette expression rappellerait trop l'uniforme rayé des déportés... *Pinstrip nazis* désigne les manifestants des classes moyennes qui se rendent aux manifestations de groupes d'extrême droite pseudo «respectables» comme PEGIDA, par exemple.

⁹ Mark Bray exagère la place de la lutte contre l'antisémitisme chez les antifascistes et les antinazis des années 1920 à 1960. Ce n'est qu'à partir des années 60 (le procès Eichman en 1963 marque la ligne de partage des eaux) que l'antisémitisme devient vraiment une ligne rouge pour les Etats et les partis gouvernementaux occidentaux, mais c'est justement à la même période que l'extrême gauche, qui n'a jamais compris grand-chose à l'antisémitisme, s'oriente, à partir de la Guerre des Six Jours (1967), vers un antisionisme de plus en plus douteux, puis vers le soutien à l'islam politique. Cf. la revue de *Ni patrie ni frontières* : «Incrévables négationnistes. Chronologie (1948-2014)» ; «Multiplicité des formes de l'antisémitisme et antisémitisme mondialisé» (2014,

* **En Angleterre**, peu après la seconde guerre mondiale, les raids fascistes contre des quartiers ouvriers juifs et des synagogues recommencent et donnent naissance, en mars 1946, au «43 Group», composé principalement d'anciens combattants juifs. Durant l'été 1946, ces militants attaquent entre six et dix meetings fascistes par semaine ! La renaissance du mouvement d'Oswald Mosley en 1947 est de courte durée grâce aux actions des antifascistes – du moins selon l'auteur.

L'arrivée de nouvelles vagues d'immigration au milieu des années 50 sert de prétexte à des campagnes violentes contre les Afro-Caribéens du National Socialist Movement, qui rencontre l'opposition de groupes antifas comme le «62 Group», le Yellow Star Movement, etc. En 1968, un député conservateur raciste, Enoch Powell, alimente une nouvelle vague de violence contre les immigrés qui vise cette fois les Asiatiques (principalement pakistanais) ce qui profite au National Front créé en 1967. Cela incite les travailleurs immigrés à s'organiser dans divers groupes antiracistes «communautaires» : Southall Youth Movement, Asian Youth Movement, United Black Youth League, Blacks Against State Harassement, etc.

Contrairement à la France, cette floraison de groupes fondés sur l'auto-organisation des «communautés immigrées» permet que les combats politiques antifascistes et antiracistes ne soient pas menés uniquement par des militants d'origine européenne. Autre différence : la rencontre des jeunes ouvriers britanniques avec la musique et la culture jamaïcaines à la fin des années 60. «*La culture skinhead britannique est au départ un lieu multiracial d'échanges culturels*» et le sous-genre «oi» du punk touche des skinheads de toutes origines. Cela n'empêche pas le développement d'un courant de skinheads partisans du «*pouvoir blanc*», qui à son tour suscite l'apparition de mouvements de masse comme Rock Against Racism et l'Anti Nazi League (ANL) qui mobilisent des centaines de milliers de personnes. Puis, en 1985, l'AFA (Anti Fascist Action), coalition de groupes comme le Jewish Socialists Group, des organisations anarchistes comme Class War et le Direct Action Movement et Red Action (composé d'ex-militants du service d'ordre du parti trotskiste SWP et de l'ANL) prennent la relève antifasciste.

* **En France**, Le Pen «*forge l'identité de son parti autour du racisme ethnoculturel de la Nouvelle Droite et s'oppose à l'immigration au nom de l'identité nationale française*». Des prolétaires d'origine africaine créent des groupes de punks antifascistes parisiens comme les Black Dragons. La Marche pour l'égalité et le racisme en 1983 incite le PS à récupérer les sympathisants des marcheurs et à soutenir la fondation de SOS Racisme. En 1985, apparaît un groupe de punks radicaux¹⁰, les Red Warriors, puis les Ducky Boys qui se qualifient de «*chasseurs de skins*». 1984 voit l'apparition des SCALP, 1986 celle de REFLEX et du réseau No Pasaran¹¹. Selon l'auteur, ces derniers mouvements ont été autant inspirés par «*l'héritage de la révolution espagnole*» que par les

<http://www.mondialisme.org/spip.php?article2128>) ; et «L'antisémitisme de gauche : définition et fonctions politiques» (2015, <http://mondialisme.org/spip.php?article2313>).

¹⁰ On trouvera sur Internet, des données éparses (issues d'articles de journaux) sur ces groupes qui ont oscillé entre la quinzaine et la quarantaine de personnes – à part les Black Dragons qui, selon un ex-membre, auraient compté plusieurs centaines de sympathisants (<https://www.vice.com/fr/article/3bg4vv/jetais-un-black-dragon-893>). Mark Bray omet fréquemment de mentionner l'importance numérique réelle des groupes qu'il évoque, ce qui donne une vision très (trop ?) optimiste de la santé du mouvement antifasciste dans le monde.

¹¹ Voici la définition que donne ce réseau de son antifascisme : «(...) le Réseau concentre son activité antifasciste autour de trois axes principaux. D'abord il assure, en collaboration avec la revue Reflexes, un **travail d'information et d'analyses** sur les différents courants nationalistes, qui se traduit par des articles réguliers dans No pasaran. Ensuite, en s'appuyant sur ce travail d'information, il tente d'organiser, sur le terrain, des **ripostes face à la présence de l'extrême droite dans la rue**, que ce soit lors des élections ou à l'occasion d'une apparition publique des groupes nationalistes. Enfin, à travers la participation au collectif **Solidarité résistance antifasciste (SRA)** et les liens qu'il entretient avec différents groupes antifascistes étrangers, il s'attache à donner une forme concrète à l'idée de **solidarité antifasciste internationale**.»

«stratégies et les politiques innovatrices des autonomes en Italie, en Allemagne de l'Ouest, aux Pays-Bas et dans d'autres pays, dans les années 1970 et 1980».

Mark Bray signale «le développement d'une culture hip-hop antifasciste, des groupes comme Sang Mêlé¹² et Première Ligne¹³» ; l'apparition, en 2010, de l'Action Antifasciste Paris Banlieue et de «nouveaux groupes antifas» comme Pavé Brûlant¹⁴ à Bordeaux ainsi que la disparition du SCALP Reflex en 2014. Une militante lui confie que, pour répondre à l'essor des partis d'extrême droite électoraux, il faut «transformer l'antifascisme en un mouvement concret et large de solidarité qui puisse développer le concept et la pratique de l'autodéfense contre la police, l'Etat et le militantisme raciste». Mais l'impact de ces déclarations d'intention reste assez discret, à notre connaissance...

* **En Norvège**, selon Mark Bray, les antifascistes ont réussi à faire disparaître les néonazis de la scène publique, grâce à des contremanifestations et suite à l'assassinat d'un adolescent (dont le père était guinéen et la mère norvégienne) par trois nazis, meurtre qui suscita une mobilisation publique très importante en 2001.

* **En Italie**, les théoriciens de l'opéraïsme, les «Marches des femmes pour reprendre le contrôle de la nuit» et les mouvements contre-culturels comme ceux des «Indiens métropolitains»¹⁵ ont joué un rôle important dans l'idéologie antifasciste, selon l'auteur.

Plusieurs partis fascistes se sont reformés dans ce pays après 1948 : le MSI, Ordine Nuovo (issu du MSI en 1956), Avanguardia Nazionale et les Nuclei Armati Rivoluzionari. Ces derniers organisent des attentats dans le cadre d'une «stratégie de la tension» définie contre la gauche. Les attentats de Piazza Fontana à Milan en 1969 et de la gare de Bologne en 1980 marquent les deux extrémités temporelles de cette phase intense de violence fasciste.

Cela provoque une contre-violence de la part des antifascistes, qu'ils soient organisés dans des groupes «marxistes» (comme les Brigades rouges) ou dans les groupes d'extrême gauche ou de l'Autonomie (ouvrière ou pas).

A la fin des années 80 et au début des années 90, arrive en Italie la vague des groupes skinheads en faveur de la «suprématie blanche», auquel succèdent des partis plus légalistes comme Alleanza Nazionale, puis la Lega Nord, même si des groupes fascistes persistent : Fiamma Tricolore, Forza Nuova ou Casa Pound¹⁶.

* **En Allemagne**, la prétendue «dénazification» fait rapidement place à la guerre froide et au classement sans suite de deux millions de dossiers judiciaires. Selon Mark Bray, l'Autonomie

¹² Selon son site (<http://sangmele.antifa-net.fr/>) «Sang Mêlé est un groupe de hip hop militant vegan antifasciste composé de Batras et Cutter et originaire de Limoges. Le fascisme regroupe toutes les formes d'oppressions et de dominations, par conséquent, ils luttent contre les racismes, mais également le spécisme, le sexisme, le capitalisme, l'homophobie, l'impérialisme et bien d'autres (...). Ils décrivent la société telle qu'ils la voient sans faire dans la demi-mesure. Prônant l'autogestion et le DIY (Do It Yourself), ils enregistrent leurs morceaux dans une chambre convertie en studio».

¹³ <http://www.bboykonsian.com/premiereligne/>

¹⁴ <https://pavebrulant.noblogs.org/>

¹⁵ Selon Jacopo Galimberti («Pablo Echaurren, de *Lotta continua* aux Indiens métropolitains», 2014, article disponible sur le Net), ce mouvement serait né dans les franges du groupe Lotta continua et se serait réapproprié cette appellation journalistique. Il est plus connu que celui de l'Autonomie ouvrière. Trois livres parus aux Editions Nuits rouges permettent de combler en partie cette lacune : Diego Giachetti et Marco Scavino, *La Fiat aux mains des ouvriers. L'Automne chaud de 1969 à Turin*, 2005 ; Emilio Mentasti, *La Garde rouge raconte. Histoire du Comité ouvrier de la Magneti Marelli (Milan, 1975-78)*, 2009 ; Devi Saccheto et Gianni Sbrogio, *Pouvoir ouvrier à Porto Marghera. Du Comité d'usine à l'Assemblée de territoire (Vénétie, 1960-80)*, 2012.

¹⁶ Sur la Casa Pound on lira l'excellent article de Mouvement communiste dans *Ni patrie ni frontières* n° 36/37 (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1703>).

italienne influence la RFA à la fin des années 70 et notamment les «*mouvements féministes, alternatifs, antinucléaires et de squatters forgeant ainsi un milieu robuste de squats et de centres sociaux autonomes*». Les *Autonomen* cherchent à «*pratiquer des formes de vie différentes ici et maintenant*». Comme l'explique un journal de ce courant en 1982, «*Nous luttons pour nous-mêmes. Nous ne nous engageons pas dans des luttes afin d'acquérir une représentativité quelconque. Nous ne luttons pas pour une idéologie, pour le prolétariat, ou pour "le peuple". Nous combattons pour déterminer nous-mêmes notre vie.*»

Cette idéologie confuse (car c'est une idéologie, même si ses partisans le nient) semble satisfaire Mark Bray : selon lui, les *Autonomen* s'engagent dans des «*luttes populaires*», contre la construction d'une centrale nucléaire en Bavière, mobilisant ainsi des «*dizaines de milliers*» de personnes. Ils développent des «*formes de lutte qui préfigurent une autogestion non hiérarchique*», pratiquent une «*action directe sans médiation*», inventant la tactique des «*black blocs*». Cela contraint les nazis à prendre beaucoup plus de précautions. Cette tactique contribue aussi à dévoiler à quel point la dénazification de l'Allemagne de l'Ouest a été superficielle.

La crainte de la prétendue «*fascisation*» de l'Allemagne conduit à des théorisations désastreuses : «*Cet Etat fasciste veut tous nous tuer. La violence est le seul moyen de répondre à la violence. Nous avons affaire à la génération d'Auschwitz et il ne sert à rien de discuter avec eux*» (Gudrun Eslin, future fondatrice de la Fraction Armée Rouge). Vers le milieu des années 80, un mouvement antifasciste s'organise à l'échelle nationale, notamment autour d'une publication : *Antifaschistisches Infoblatt*. Après la chute du «*mur de protection antifasciste*» (*sic !*) érigé par les Soviétiques en 1961, la violence néonazie explose en Allemagne, en Tchécoslovaquie et dans toutes les ex-«*démocraties populaires*» après 1989 : les mobilisations violentes contre des immigrés à Hoyerswerda (1991) et à Rostock (1992) en sont le symbole. L'auteur affirme que les nazis auraient tué 80 personnes entre 1990 et 1994. A la même période (1990), le parti néonazi *Die Republikaner* obtient un million de voix.

Le mouvement antifasciste donne naissance à plusieurs structures :

- les AAM – *Autonome Antifa (Mittwoch)* qui se réunissent chaque semaine le mercredi (*Mittwoch*) : ils ne sont pas hostiles aux alliances avec la gauche institutionnelle ; ils acceptent d'être interviewés dans les médias et organisent des projets artistico-politiques ; recrutant surtout dans les classes moyennes, ils considèrent que «*la classe ouvrière n'a pas vraiment de rôle à jouer dans la lutte antifasciste*» et se polarisent surtout sur l'anti-impérialisme et le féminisme ;
- les AA/BO (Action Antifasciste/Organisation nationale), réseau horizontal qui durera de 1992 à 2001, apparemment plus radical ;
- les antifascistes immigrés (*Antifa Gençlik*),
- les féministes antifascistes, ou «*fantifa*», etc.

Les divisions au sein du mouvement antifasciste s'accroissent avec l'apparition des *Anti-Deutsch*. Partis d'une critique radicale de la nation allemande, ils finissent par soutenir les crimes de guerre de l'Etat israélien au nom de la lutte contre... l'antisémitisme ! L'évolution pro-impérialiste des *Anti-Deutsch* a contribué à renforcer les tendances les plus réactionnaires de l'antisionisme.

Selon Mark Bray, l'action des antifascistes pendant une dizaine d'années aurait fini par réduire considérablement la présence des néonazis chaque année à Dresde, et leur nombre serait passé de 6000 à 500 en 2011. En même temps, il admet que ces mobilisations antifascistes ne reposaient pas sur une solide implantation locale mais sur «*l'exportation*» annuelle de militants antifas dans cette ville – ce qui relativise ce résultat.

De nouvelles forces réactionnaires comme PEGIDA apparaissent et se donnent un air plus respectable en jouant sur le racisme antimusulmans et évidemment sur les agressions (pour l'essentiel des vols) commises par des immigrés algériens et marocains à Cologne, le 31 décembre 2015, et faussement attribuées à des «*réfugiés*» syriens ou irakiens. Elles reprennent le slogan des mobilisations de 1989, qui précéderent la chute du Mur : «*Nous sommes le peuple*». Le mouvement essaime sous d'autres noms: KAGIDA à Kassel, BAGIDA en Bavière, LEGIDA à Leipzig, etc., mais aussi dans d'autres pays (Danemark, Suède, Norvège, Pays-Bas, Royaume Uni).

L'AfD (Alternative pour l'Allemagne) et PEGIDA «*mettent en crise l'antifascisme traditionnel car [les antifas] ne sont plus confrontés à une petite minorité radicale mais à une proportion importante de la société qui exprime des opinions racistes (...)*. Leur tactique militaire ne

fonctionne pas s'ils doivent affronter 15 000 personnes à Dresde ou un parti qui remporte 20% des voix.»

Selon Mark Bray, les problèmes posés par ces nouveaux mouvements d'extrême droite auraient rapproché les antiracistes et les antifascistes, mais il ne nous en donne guère d'exemples, sinon la solidarité vis-à-vis des réfugiés – ce qui n'est pas négligeable bien sûr, surtout dans le contexte allemand. D'autre part, cela aurait stimulé les groupes «*fantifa*» (féministes antifascistes) et conduit à l'organisation d'un congrès en 2016 «*ouvert à tous les genres*», puisque les Antifa ne seraient pas attirants, voire carrément répulsifs, pour les femmes et les queer, toujours selon l'auteur.

* **Aux Etats-Unis**, il existait de nombreux groupes antiracistes dans les années 60 et 70. L'influence des Black Panthers a été également importante, dans la mesure où ce parti mettait l'accent sur la nécessité de l'autodéfense, y compris armée. Un groupe de skins afro- et euro-américains, les *Baldies*, créé en 1987, est à l'origine de l'ARA (Anti Racist Action) qui affronte de jeunes fascistes comme les *White Knights*, skins adeptes du «pouvoir blanc» ; ces jeunes antifascistes américains s'opposent à la vente de disques au contenu raciste, effacent les graffiti nazis, etc. Ils entrent en contact avec des organisations comme le Centre for Democratic Renewal qui lutte depuis des années contre les assassinats commis par le Ku Klux Klan ; la Sojourner Truth Organization, l'October League, le John Brown Anti-Klan Committee, les Red and Anarchist Skinheads (RASH), les Skinheads Against Racial Prejudice (SHARP)¹⁷, etc. La jonction s'opère lentement entre des punks anarchistes, des militants d'extrême gauche qui font du travail de quartier, et d'autres forces politiques. L'Anti Racist Action ne se contente pas de lutter contre les skins d'extrême droite et d'empêcher la tenue de concerts ; ses militants défendent des cliniques d'avortement, effectuent des patrouilles pour surveiller les flics, protestent contre les brutalités policières, soutiennent des campagnes de solidarité avec la Palestine et défendent des prisonniers politiques comme Mumia Abu Jamal.

Mark Bray évoque évidemment l'Alt-Right (la Droite Alternative) et les problèmes stratégiques et tactiques qu'elle pose. Ce courant multiforme s'inspire de la Nouvelle Droite française, et couvre un éventail allant de néonazis affirmés à des agitateurs médiatiques d'extrême droite comme Milo Yiannopoulos qui combine la défense des droits des homosexuels avec un discours raciste et xénophobe.

Yiannopoulos est devenu célèbre à la fois parce qu'il sert de son statut d'immigré pour attaquer les migrants, et de son statut d'homosexuel pour attaquer pêle-mêle les féministes, les transgenre, les musulmans, mais aussi pour défendre... le droit à l'anonymat des violeurs. Il reprend une

¹⁷ *Centre for Democratic Renewal* : créé en 1969, ce réseau rassemblait au départ une soixantaine d'organisations luttant pour les droits civiques et humains dans le Sud des Etats-Unis ; il existe toujours en contact étroit avec les Eglises chrétiennes, les organisations musulmanes et juives. Le CDR a été le premier à dénoncer les tendances fascistes chez les skinheads et il a élargi son combat à toutes les discriminations sexuelles. *Sojourner Truth Organization* (1969-1986) : ce groupe, basé surtout à Chicago dans les années 1970 et 1980, a tenté d'analyser en profondeur le rôle du racisme aux Etats-Unis en s'inspirant notamment des écrits de C.L.R. James ; il s'est opposé «à la suprématie blanche, a soutenu l'organisation des travailleurs en dehors des syndicats, et défendu les luttes de libération nationale et anti-impérialistes» (pour plus de détails cf. <http://insurgentnotes.com/2012/10/symposium-truth-and-revolution/>). *October League* : groupe maoïste créé en 1971 et qui avait des liens étroits avec différentes organisations militant pour les droits civiques dans le Sud. Se transforme en CP(ml) en 1977 et disparaît en 1982. *John Brown Anti-Klan Committee* : créé en 1978 par des militants euro-américains alerté par l'influence du Klan dans les prisons, il dénonce le racisme, les violences policières et l'homophobie, défend les prisonniers politiques, organise des concerts punks et s'oppose violemment aux manifestations publiques du Klan. *Red and Anarchist Skinheads (RASH)* : créé en 1993, il donne naissance à un réseau international antifasciste. *Skinheads Against Racial Prejudice (SHARP)* : fondé en 1987, ce réseau mélange antifascisme, antiracisme et patriotisme américain, ce qui a donné lieu à des scissions en son sein. Il existe aussi dans d'autres pays.

tradition inaugurée aux Pays-Bas par Pim Fortuyn, puis Theo Van Gogh et incarnée aujourd'hui par Geert Wilders¹⁸.

L'Alt-Right est une expression inventée en 2008 par Richard Spencer qui dirige le National Policy Institute en faveur de la «suprématie blanche». Elle rassemble des individus aux appellations très diverses comme les «réalistes raciaux», «les archéofuturistes», les «anarchocapitalistes», etc. Selon Shane Burley, «*l'Alt Right défend le nationalisme racial, l'inégalité entre les peuples et les races, les rôles de genre traditionnels, l'antisémitisme, la nécessité d'une hiérarchie et une hostilité générale contre la démocratie. Ce qui différencie ce courant des néonazis qui vocifèrent en brandissant des svastikas, c'est le fait que l'Alt Right rassemble des individus doués en informatique, qui emploient des éléments de langage intelligents et reconnaissables, sont issus de la classe moyenne supérieure et ont fait des études universitaires*».

Le blog le plus connu est *The Right Stuff* avec ses podcasts *The Daily Shoah* (allusion à l'émission *The Daily Show*, tout comme Dieudonné et sa chanson antisémite *Shoananas*). Il faut signaler aussi le site *The Daily Stormer* (allusion à l'hebdomadaire nazi *Der Stürmer* publié entre 1923 et 1945). Mais il en existe bien d'autres...

Les néonazis ont pu commencer à dissimuler leurs positions fascistes à partir de 2005 en adhérant aux patrouilles contre les immigrés (les Minutemen¹⁹), mouvement de masse. Les fascistes et les «nationalistes blancs» ont «infiltré les sous-cultures de la majorité blanche, et des milieux comme les skinheads, les punks, les fans de métal, de néo-folk, de la musique ou du style gothique, les amateurs de jeux vidéo, de fantasy²⁰ (évident dans le mouvement GamerGate²¹), la culture hipster (on appelle les hipsters nazis des Nipsters), et même les fans de My Little Pony²²»

Les plus malins ont repris les arguments de la Nouvelle Droite, en les adaptant au contexte américain. Ils affirment que «*les différences "biologiques" entre les races exigent qu'elles défendent chacune leur propre homogénéité afin de pouvoir prospérer*», sinon les «Blancs» risquent de subir un «génocide» (?!) provoqué par une population «de couleur» (?) qui les «submergera». Selon l'auteur, les Euro-Américains attirés par l'Alt Right sont de «*jeunes conservateurs frustrés (surtout des étudiants)*». Yiannopoulos prétend exprimer le ras-le-bol de ces jeunes puisque ceux-ci «*en ont marre qu'on leur dise comment vivre, comment parler, quel langage ils ont le droit d'utiliser, quels livres ils doivent lire, comment ils doivent s'exprimer, et quelles opinions ils ont le droit de formuler*». Cet agitateur raciste ne présente évidemment pas ces discours comme des appels voilés à la violence mais comme des «*faits alternatifs*» ou des «*points de vue alternatifs*». Récupérant le thème de la «diversité» promu par la gauche et les démocrates bourgeois, l'Alt Right tente de faire passer les membres de la «*race blanche*» pour un «*groupe d'intérêt comme les autres (...)* plutôt qu'un mythe historique au service de la domination» ; elle présente «*le nationalisme blanc comme une position "provocatrice" que l'on peut choisir d'adopter*».

La campagne présidentielle de Trump a ouvert un boulevard et offert un espace politique à toutes les composantes de l'extrême droite américaine, qui s'était déjà beaucoup mobilisée durant les deux présidences précédentes contre Obama. Selon l'auteur, cela aurait poussé davantage d'antiracistes à se déclarer antifascistes, à soutenir plus franchement les black blocs, et à mener des actions plus

¹⁸ Cf. *La Fable de l'illégalité. Sans papiers et intégration forcée aux Pays-Bas*, recueil d'articles du groupe De Fabel van de illegaal publié en 2008 (<http://mondialisme.org/spip.php?article1150>) et, depuis cette date, les textes du groupe Doorbraak, disponibles sur les sites npnf.eu et mondialisme.org.

¹⁹ *Minutemen* : milices paramilitaires qui font la chasse aux immigrés qui passent illégalement la frontière avec le Mexique. Leur nom provient de milices créées au Massachusetts au XVII^e siècle.

²⁰ *Fantasy* : genre littéraire qui fait appel au surnaturel, à la magie, à différents éléments issus des grandes mythologies. Influence aussi des films, des jeux et des bandes dessinés

²¹ «*Mouvement disparate de joueurs de jeux vidéo, rassemblés sous l'étiquette GamerGate, [qui] s'est créé après une série de cas de harcèlement de militantes féministes*» (William Audureau, *Le Monde*, 15/09/2014).

²² *Hipster* : individu branché. *My Little Pony* (Mon Petit Poney en français) : marque de jouets qui a créé aussi des jeux vidéo et des séries télévisées d'animation.

radicales dans le cadre de la campagne contre Trump et du mouvement Black Lives Matter : blocages d'autoroutes et de ponts, port de masques pour se dissimuler le visage, etc.

Certains antifascistes américains, comme Kieran, l'un des fondateurs de l'ARA (Anti Racist Action), réfléchissent aux moyens «*d'intégrer l'antifascisme au sein d'une conception plus large de l'autodéfense de la classe ouvrière*», mais la majorité d'entre eux semblent plutôt se concentrer sur des objectifs locaux liés aux activités des partisans du «pouvoir blanc».

De nouvelles organisations plus radicales sont apparues comme Redneck Revolt (RnR) qui cherche à récupérer le terme de «ploucs» (*rednecks*) et à le relier à la «*la plus importante insurrection ouvrière de l'histoire américaine, c'est-à-dire la révolte armée et la bataille de Blair Mountain en Virginie-occidentale*» qui opposa 10 000 mineurs armés qui voulaient s'organiser syndicalement à des milices patronales financées par les propriétaires des mines de charbon. RnR s'inspire aussi des Young Patriots²³ des années 60 et 70, en créant des sections locales et des clubs de tir «*rassemblant des anciens combattants, d'ex-membres du Parti républicain et même de milices d'extrême droite comme celles des 3%²⁴*». Il s'agit pour eux de «*légitimer l'autodéfense locale et les armes parmi la gauche*». Trente pour cent de ses membres ne sont pas d'origine euro-américaine. Il existe d'autres clubs de tir et groupes d'autodéfense locale comme les *Red Guards* maoïstes à Austin (Texas), le *Huey P. Newton Gun Club* (huit groupes) et le *LGBTQ Trigger Warning* à Rochester, dans l'Etat de New York qui veut «*remettre en cause l'idée que les queer seraient des personnes faibles et sans défense*».

Aux Etats-Unis sont également apparus, comme dans bien d'autres pays (Allemagne, Grèce, Espagne, Italie, Pays-Bas, etc.), des groupes de supporters antifascistes, souvent autour de fanzines. Mais ces tentatives n'ont pas toujours été couronnées de succès, comme par exemple en Italie où l'extrême droite domine le milieu des hooligans et autres amateurs de bitures et de bagarres autour des matches de foot.

* Le **Danemark**, selon Mark Bray, a suivi une évolution semblable à celle de l'Allemagne durant les vingt dernières années. Les antifas ont développé un Réseau antiraciste (Anti Racist Network) et une AFA (Anti Fascist Action). Joignant leurs efforts à ceux des syndicats et partis de gauche, ils ont réussi à stopper le rassemblement annuel des néonazis dans la petite ville de Roskilde. Différentes tactiques furent utilisées : organisation d'un campement installé au milieu de la route avec des tréteaux pour les musiciens et les orateurs ; blocage des stations de train menant à Roskilde, surveillance du ferry transportant des néo-nazis venant d'Allemagne, dénonciation publique des nazis sur Internet, pressions pour qu'ils soient licenciés de leur entreprise, qu'ils quittent leur quartier, qu'ils soient identifiés et surtout boycottés par leurs commerçants habituels, etc.

* En **Suède**, les antifas ont eu affaire à des néonazis particulièrement violents, qui organisaient des rassemblements annuels dans la ville de Salem, regroupant des nazis venus de toute l'Europe, lors d'une marche aux flambeaux pour commémorer la mort d'un des leurs tué dans une bagarre, en 2000. Tout comme dans d'autres pays, les néonazis recrutent parmi les amateurs de rock et de punk partisans du «pouvoir blanc». De 1989 à 1991, ils se livrent à une centaine d'attaques contre des camps de réfugiés. En 1995, ils tuent deux jeunes garçons et un joueur homosexuel de hockey, puis braquent des banques, posent des bombes dans un local syndical et dans la voiture d'un journaliste, et assassinent un syndicaliste et deux policiers. Cette escalade meurtrière finit par provoquer une réaction des médias (les photos et les noms des néonazis apparaissent partout) et des manifestations

²³ *Young Patriots* : groupe issu du Students for a Democratic Society qui participa à la Conférence pour un front unique contre le fascisme avec les Black Panthers en 1969. Ils luttèrent contre les brutalités policières et les discriminations dans le logement, tout en arborant le drapeau des Confédérés du Sud... pour finalement le rejeter.

²⁴ «3%» : mouvement nationaliste créé en 2008 qui prône la résistance armée contre le gouvernement fédéral qui viole, selon eux, la Constitution américaine. Leur appellation fait allusion à l'idée que seulement 3% des habitants des treize colonies qui donnèrent naissance aux Etats-Unis auraient combattu à l'époque.

significatives. En 2003, la marche des néonazis de Salem attire 2 000 participants. Les militants de l'AFA (Action antifasciste) suédoise procèdent comme leurs camarades danois : ils bloquent les trains, attaquent les fascistes à toutes les stations, mobilisent les cheminots, actionnent le signal d'alarme, organisent des chorales pour couvrir les discours des néonazis, jusqu'à ce que ces derniers renoncent finalement à se rassembler.

Un groupe clandestin antifasciste apparaît également (le Front révolutionnaire) qui brise les portes des appartements ou des maisons des fascistes et filme ses actions. La répression de l'Etat suédois est particulièrement féroce, le Front révolutionnaire disparaît et l'AFA serait actuellement en sommeil.

* NOUVEAUX DEFIS POUR LES ANTIFASCISTES

L'auteur aborde également les difficultés nouvelles que rencontrent les antifascistes radicaux :

– d'une part, ils doivent faire face à des partis nationaux-populistes qui prospèrent dans toute l'Europe et même aux Etats-Unis (Trump en est un sinistre exemple), forces d'extrême droite qui nient farouchement être antisémites ou racistes ; dans une telle situation, il ne s'agit plus de «casser du faf» en affrontant des groupuscules violents mais de définir une stratégie politique vis-à-vis de millions d'électeurs. En ce début de XXI^e siècle, les antifascistes doivent désormais *«recalibrer leurs stratégies alors que de nouveaux partis d'extrême droite atteignent le devant de la scène tout en prenant leurs distances avec des positions politiques ouvertement fascistes et avec les supporters explicitement violents»* ;

– d'autre part, les antifas doivent répondre aux critiques des médias ou des antiracistes modérés qui s'opposent à l'utilisation de la violence contre l'extrême droite et prônent le «dialogue», l'appel à la «raison» et le respect de la «liberté d'expression».

Ecrivant pour un public américain (en tout cas anglophone), Mark Bray s'efforce de défendre une position parfaitement résumée par la formule de Saint-Just : «Pas de liberté pour les ennemis de la liberté». Aux Etats-Unis, le Ku Klux Klan et d'innombrables groupuscules néonazis ou néofascistes jouissent d'une totale liberté d'expression et de manifestation, on comprend donc que l'auteur explique patiemment à ses lectrices et lecteurs pourquoi les antifas n'éprouvent aucune honte à vouloir restreindre les libertés des néonazis et des néofascistes.

Par ailleurs, Mark Bray décrit bien comment l'extrême droite européenne (et américaine avec l'Alt Right) a changé son fusil d'épaule en se concentrant sur le terrain électoral plutôt que sur les combats de rue ; en ciblant les immigrés (et plus récemment les réfugiés), l'insécurité et l'islam, plutôt que la dénonciation des Juifs ou l'apologie de la race aryenne. Les partis d'extrême droite sont passés *«du racisme biologique au différentialisme culturel»* ; *«ils ont su profiter de l'indignation contre les mesures d'austérité»* souvent acceptées, voire orchestrées, par les partis de gauche ; ils *«ont fabriqué une interprétation ethnique et linguistique de la citoyenneté pour marginaliser les immigrés et même les minorités dites de la deuxième ou de la troisième génération. Ils ont mis en garde contre une hausse de la criminalité (spécialement les agressions sexuelles), l'augmentation de la charge de travail pour les services sociaux et de la concurrence sur le marché du travail»*, toutes deux imputées à l'immigration, *«et ils soulignent fondamentalement une perte de l'identité nationale, raciale, culturelle et religieuse.»*

Nous avons affaire à un phénomène international puisque les partis d'extrême droite, nationaux populistes se sont multipliés et ont remporté d'importantes victoires électorales :

– l'UKIP a largement favorisé le vote pour le Brexit en 2016, après avoir remporté 27,49 % des voix aux élections européennes de 2017 ;

– en France, le Front national, sous la direction de Marine Le Pen, a eu 10 millions de voix aux présidentielles de 2017 ; il a actuellement 6 députés au Parlement français, un sénateur, 17 députés européens, 27 maires et 1533 conseillers municipaux ;

– en Autriche, le **FPO** (Parti de la liberté) dont le slogan était «L'Autriche d'abord» a remporté 46,6 % des voix aux élections présidentielles de 2016 et participe au gouvernement depuis les élections législatives de 2017 ;

– aux Pays-Bas, le **PVV** (Parti de la liberté) a 20 représentants au Parlement, 9 sénateurs et 4 eurodéputés ; il a troqué son néolibéralisme débridé pour une défense chauvine de l'Etat providence,

couplée à la défense du féminisme, des LGBT et à des attaques incessantes contre le Coran, les mosquées et les musulmans ;

– en Hongrie, le **Jobik** a 24 députés à l'Assemblée nationale, devenant ainsi le troisième parti du pays ; comme le remarque un militant néerlandais : *« nous ne savons pas encore comment mobiliser contre cette forme d'action politique, qui ne repose pas sur une présence active dans la rue »*

– en Grèce, **Aube Dorée (Chrysi Avgi)**, groupe néonazi, a remporté 18 députés en 2012. Ce parti s'est spécialisé dans l'infiltration de la police, les actions meurtrières contre les militants de gauche, d'extrême gauche et anarchistes, les squats et les immigrés. Les antifas grecs ont essayé de mettre en place des patrouilles et des manifestations à moto, qui leur ont valu arrestations, tortures et de lourdes condamnations. Mais ils ont déployé aussi d'autres tactiques : attaques contre des boutiques spécialisées dans le commerce de l'or (censées être liées à l'extrême droite) ; soutien aux immigrés, à la fois physique (protection) mais aussi matériel (aide à la création d'une boulangerie, d'un salon de coiffure, activités collectives : poterie, menuiserie, magasins d'échanges gratuits de vêtements, restaurant-bar autogéré) ; création de clubs de boxe cours d'arts martiaux, etc. L'auteur considère qu'*« une génération entière s'est radicalisée »* dans la lutte contre Aube dorée.

Créé en 1985, ce groupe entretient des liens étroits avec d'anciens dirigeants emprisonnés de la junte militaire qui a régné de 1967 à 1974. La crise économique de 2008 et ses conséquences ont fait passer Aube Dorée de 0,29% des voix en 2009 à 9,4 % en 2014.

– Le **Parti du peuple danois**, créé en 1995, a remporté 21 % des voix en 2015. Tous les efforts des antifas contre les néo-nazis danois n'ont pas réussi à stopper cette vague national-populiste qui soutient l'Etat providence au détriment des immigrés et des « musulmans » réels ou présumés. En février 2017, ils ont réussi à faire adopter une loi selon laquelle les immigrés et leurs descendants ne peuvent pas devenir danois même si leurs enfants sont nés dans ce pays.

- Les **Démocrates de Suède suédois**, organisation créée en 1998 par des néonazis sont devenus le troisième parti de Suède et ont obtenu 49 députés en 2014, en centrant leur propagande sur l'euroscpticisme et le rejet de l'immigration ; comme l'explique un militant désabusé : *« les fascistes ont choisi d'autres terrains d'intervention et nous sommes encore coincés dans nos [vieilles] méthodes (...). Ils ont constamment l'initiative et nous courons derrière eux »* ;

– en Allemagne l'**AfD** (l'Alternative pour l'Allemagne), qui était en 2013 un petit groupe fondé par *« des journalistes et économistes néolibéraux »* a mené une violente campagne contre les réfugiés, campagne qui a coïncidé avec une vague de plus de mille *« attaques contre des centres d'accueil de demandeurs d'asile »*. Elle a obtenu 5,8 millions de voix aux élections pour le Bundestag (soit 12,6 % des voix et 94 députés sur 709) en 2017.

* CINQ LEÇONS HISTORIQUES

Dans son quatrième chapitre, Mark Bray nous expose *« cinq leçons historiques pour les antifascistes »* qui synthétisent les principales positions des antifascistes radicaux :

1) *« Les révolutions fascistes n'ont jamais réussi. Les fascistes ont toujours remporté le pouvoir légalement. »*

Cela signifie que le débat démocratique avec les fascistes n'endigue pas leur montée et qu'un gouvernement parlementaire n'a pas toujours la capacité de stopper le fascisme. De plus, les fascistes ont toujours plusieurs fers au feu, et l'*« insurrectionnisme fasciste »* n'a pas disparu, comme en témoigne la « stratégie de la tension » appliquée en Italie dans les années 1960 et 1970.

2) *« A des degrés différents, beaucoup de dirigeants et de théoriciens antifascistes durant l'entre-deux-guerres pensaient que le fascisme n'était qu'une variante traditionnelle de la politique contre-révolutionnaire. Ils ne l'ont pas prise assez au sérieux avant qu'il soit trop tard. »*

Mark Bray cite Lukacs qui comparait les *squadristi* de Mussolini aux Gardes blancs russes. D'autres penseurs, plus inspirés, ont saisi pourtant *« la nouveauté du flirt du fascisme avec le socialisme et son élitisme populiste »* ; ils ont compris que *« des secteurs auparavant antagonistes comme les propriétaires fonciers et les bourgeois capitalistes étaient capables de former un mouvement contre-révolutionnaire uni »*. Malheureusement, beaucoup n'ont pas su *« anticiper le fait*

que la violence [fasciste] irait beaucoup plus loin que ce qui était nécessaire pour sauver l'entreprise capitaliste».

Pour l'historien Matthew Lyons, si beaucoup des partisans de l'Alt Right sont des néonazis, il nous faut admettre que la défense de la suprématie blanche varie au fil du temps, sinon *«nous ne comprenons pas notre ennemi»*. Nous devons élaborer des stratégies et des tactiques différentes selon qu'il s'agit de fascistes ou de mouvements électoraux d'extrême droite. Et donc affiner notre définition de ces courants.

3) *«Pour des raisons idéologiques et organisationnelles, les dirigeants socialistes et communistes ont souvent été plus lents à analyser la gravité de la menace fasciste et à prôner des réponses antifascistes militantes que la base de leurs partis.»*

Cette opposition entre directions aveugles et base consciente est peu convaincante. Selon Mark Bray, les dirigeants du mouvement ouvrier auraient dépensé plus d'énergie à se combattre entre eux qu'à combattre leurs ennemis. Il minore les différences fondamentales et irréconciliables au sein du mouvement ouvrier, différences que la «bonne volonté» unitaire de la base ne suffit pas à effacer.

4) *«Le fascisme emprunte des éléments à l'idéologie, la stratégie, l'imagerie et la culture de la gauche.»*

Les nazis créèrent des bourses du travail (comme les syndicats), des tavernes politiques (comme les sociaux-démocrates), organisèrent des distributions gratuites de nourriture, etc. On retrouve ce modèle au XXI^e siècle dans des organisations comme Aube Dorée et Casa Pound (pour ne pas parler du Hamas et du Hezbollah), mouvements parfaitement conscients que l'on gagne de l'influence en s'intéressant aux pauvres, aux chômeurs, etc., et en les organisant.

5) *«Il n'y a pas besoin que les fascistes soient très nombreux pour que le fascisme devienne puissant.»*

Selon Mark Bray, *«dans la mesure où l'avenir n'est pas écrit, et où le fascisme émerge à partir de petits groupes marginaux, tout groupe fasciste, ou favorable à la suprématie blanche, doit être traité comme s'il s'agissait des 100 premiers membres des faisceaux de Mussolini ou des 54 adhérents du Parti ouvrier allemand (...). Paradoxalement, plus l'antifascisme moderne remporte de succès, plus sa raison d'être est remise en question. Ses grands succès restent inconnus. Combien de mouvements fascistes ont-ils été tués dans l'œuf par des groupes antifascistes durant les 70 dernières années avant que leur violence ne puisse métastaser ? Nous ne le saurons jamais, et quelque part c'est une très bonne chose !»*

*** LIBERTE D'EXPRESSION ET NON-VIOLENCE**

L'auteur cite de nombreux exemples de restrictions à la liberté d'expression et d'organisation qui ne gênent pas grand monde aux Etats-Unis ; à commencer par les journalistes qui dénoncent la mentalité et les méthodes «antidémocratiques» et «totalitaires» des antifas. Les exemples abondent pourtant aux Etats-Unis. Il suffit de citer : la vague de répression politique qui sévit entre 1917 et 1921 (la *Red Scare*) ; le maccarthysme de la première moitié des années 50 ; l'opération secrète d'infiltration COINTELPRO entre 1956 et 1974, notamment contre le mouvement des droits civiques et les Black Panthers ; la répression plus récente contre Occupy Wall Street et Black Lives Matter. Sans compter l'énorme pouvoir de censure que détiennent des entreprises comme Google et Facebook. S'il existe un «marché des idées» comme le croient les libéraux et les démocrates bourgeois, nous n'avons aucune garantie que le fascisme ne séduise pas beaucoup de «consommateurs» et nous aurions donc les mains liées si par hasard nous défendions les vertus de ce «marché».

Dans la plupart des pays, des lois limitent considérablement la liberté d'expression dans des domaines aussi divers que *«l'incitation à la violence, la violation des droits d'auteur, la censure durant les périodes de guerre, ou les restrictions imposées aux prisonniers»*. *«Les liberals [les républicains et les démocrates bourgeois] prétendent que ces limitations sont apolitiques ; les antifascistes, eux, rejettent catégoriquement la politique du fascisme»* et l'idée que l'on *«pourrait gérer de façon neutre des intérêts opposés et atomisés»*

* NON-VIOLENCE

Le sixième et dernier chapitre tente de répondre à ceux qui prétendent que la non-violence serait plus efficace que la violence et que les antifascistes feraient de la publicité aux fascistes, voire renforceraient leur camp. Les activités antifascistes sont loin de se limiter à des actions du type de celles des Black Blocs²⁵ ou à des bagarres entre «extrémistes» de droite et de gauche : articles, brochures, journaux, revues, vidéos, campagnes de soutien aux immigrés et de dénonciation des violences policières, défense du droit à l'avortement et à la contraception, organisation de concerts, création de librairies, de centres sociaux, etc.

Quoi que les antifascistes fassent, de toute façon, ces derniers se présenteront toujours comme des victimes – et nous en avons un bon exemple en France avec les Le Pen qui se plaignent du «silence», du «boycott», voire de «complots» médiatiques imaginaires contre le FN depuis plus de trente ans ! Les journalistes ou les hommes politiques qui traitent les antifascistes de «terroristes» ou de «casseurs» vivent dans une bulle. Ils ne comprennent pas que les idées ne se diffusent pas seulement par de beaux textes ou dans le cadre d'un débat courtois et policé : les contre-manifestations, les affrontements verbaux et physiques dans l'espace public, le harcèlement technologique, les tentatives d'ostraciser socialement les fascistes servent aussi à faire réfléchir les sympathisants, voire les militants fascistes. S'ils ne supportent plus les pressions bien matérielles dont ils sont l'objet, ils se rendront peut-être compte qu'ils ont plus à perdre qu'à gagner en restant dans le camp de la haine totalitaire. Inversement, prôner une liberté d'expression totale, c'est contribuer à créer des espaces où toutes les idées d'extrême droite et les individus les plus réactionnaires peuvent échanger des idées, découvrir de nouveaux groupes néonazis, etc. Indymedia et le mouvement altermondialiste illustrent parfaitement à quelle confusion idéologique mène cette liberté d'expression totale²⁶.

A ceux qui pensent, exemples historiques à l'appui²⁷, que les mobilisations de la gauche ou même des démocrates peuvent stimuler la croissance de l'extrême droite, Mark Bray répond que des facteurs aussi différents que la peur de la révolution ou de la force du mouvement ouvrier ; une victoire électorale de la gauche (Allende au Chili) ; la remise en cause de l'antisémitisme ou d'un racisme d'Etat à l'empreinte séculaire peuvent nourrir la propagande de l'extrême droite et la renforcer, mais que les antifascistes n'ont pas le choix : il leur faut constamment se défendre contre les attaques physiques des fascistes ; les «victoires» que l'on remporte contre les fascistes sont toujours limitées dans le temps ; nous devons poursuivre sans cesse la bataille des idées, le soutien aux minorités menacées et «*nous organiser sur tous les fronts*» pour mener un combat global contre le capitalisme.

* Articles de la même série

Antifascisme (6) Matthieu Gallandier et Sébastien Ibo : «Temps obscurs. Nationalisme et fascisme en France et en Europe»

<http://nfnf.eu/spip.php?article554&lang=fr>

Antifascismes (5) : «L'antifascisme militant. Un siècle de résistance» de M. Testa (Militant antifascism. A hundred years of resistance)

<http://nfnf.eu/spip.php?article552&lang=fr>

²⁵ L'auteur consacre de nombreuses pages à défendre les Black Blocs et à exposer les débats internes au mouvement antifasciste à ce sujet.

²⁶

²⁷ Bray cite l'essor de l'extrême droite après l'assassinat de cinq membres des Jeunesses patriotes par des militants du PCF en 1925 ; le développement (temporaire) de la British Union of Fascists et l'augmentation des agressions antisémites après la bataille de Cable Street en 1936 ; les réactions violentes des Euro-Américains face au mouvement des droits civiques dans les années 60 ; ou la montée publique du racisme et le renforcement du Ku Klux Klan et des groupes partisans du «pouvoir blanc» après la victoire d'Obama)

Antifascismes (4) : «Ces Allemands qui ont affronté Hitler», de Gilbert Badia
<http://nfnf.eu/spip.php?article551&lang=fr>

Antifascismes (3) : «Antifascisme radical ? Sur la nature industrielle du fascisme» de Sebastian Cortés
<http://nfnf.eu/spip.php?article550&lang=fr>

Antifascismes (2) : «L'antifascisme en France. De Mussolini à Le Pen» de Gilles Vergnon
<http://nfnf.eu/spip.php?article549&lang=fr>

Antifascismes (1) : «Tenir la rue. L'autodéfense socialiste (1929-1938)» de Matthias Bouchenot
<http://nfnf.eu/spip.php?article548&lang=fr>